

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[Lettres internationales envoyées à Émile Zola](#)[Collection Suisse \(Lettres en français à Émile Zola\)](#)[Item](#)[Lettre de Paul de Ritter à Émile Zola du 16 août 1900](#)

Lettre de Paul de Ritter à Émile Zola du 16 août 1900

Auteur(s) : Ritter, Paul de

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

28 Fichier(s)

Les mots clés

[jeunesse](#), [Littérature](#)

Relations

Collection Suisse (Lettres en français à Émile Zola)

Ce document *est en relation avec* :

[Lettre de Paul de Ritter à Émile Zola du 16 mai 1900](#)□

Collection Suisse (Lettres en français à Émile Zola)

[Lettre de Paul de Ritter à Émile Zola du 15 octobre 1901](#)□

est en relation avec ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

GenreCorrespondance

Date d'envoi[1900-10-16](#)

Adresse6, rue de l'École de Médecine Genève

Description & Analyse

DescriptionLettre d'un jeune Suisse qui a rendu visite à Zola et qui cherchait à se placer comme journaliste à Paris.

Information générales

Langue [Français](#)

Cote SUI RITTER 1900_10_16

Éléments codicologiques 10 bifeuillets originaux.

Source Collection famille Émile-Zola

Informations éditoriales

Éditeur de la fiche Centre d'Étude sur Zola et le Naturalisme & Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle).

Mentions légales

- Fiche : Centre d'Études sur Zola et le Naturalisme & Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).
- Image : Document reproduit avec l'aimable autorisation des ayants droit d'Émile Zola. Toute reproduction du document est interdite sans autorisation des ayants droit. Les demandes peuvent se faire à l'aide du formulaire de contact.

Contributeur(s) Macke, Jean-Sébastien (édition scientifique)

Notice créée par [Jean-Sébastien Macke](#) Notice créée le 19/08/2019 Dernière modification le 21/08/2020

que j'ai hâte de démolir,
 comme ces politiciards qui
 abusent de la France, et qui
 se fichent de la République
 malgré leurs belles paroles
 dorées : Liberté ! Égalité !! Frater-
 nité !!! — Et puis d'autres
 hommes des écrivassiers devant
 qui toute la presse s'agenouille
 d'es aligneurs de prose que l'on
 nomme de "Chers Maîtres !" de
 "célèbres" d'"illustres" et qui
 en réalité sont parfaitement
 médiocres.

Tenez je ne puis pas voir
 sur un journal ces mots :
 « --- M. Clarétie, le célèbre
 écrivain --- » sans me mettre
 en rage, Célèbre le Clarétie !
 Pas par la valeur de ses
 bouquins en tout cas.

dans le journalisme à
Paris. On m'a dit que longtemps
vous avez collaboré aux jour-
naux parisiens. Si cela est,
vous pourrez parfaitement me
l'enseigner.

Je vous ai dit sincèrement
quel est mon caractère et
quelle sont mes sentiments.

Que me conseillez-vous, Mon-
sieur?

Veuillez excuser la
longueur de cette lettre et
agréer, Monsieur, mes respectu-
euses et dévouées salutations.

Paul de Ritter

Genève.

6, Rue de l'École de Médecine

Voyons, entre nous, ne m'aime-
riez-vous pas un peu, si j'avais
écrit un "Germinal" ? —

— Et c'est pour me
décharger du grand poids sur
la conscience que m'avait
mis l'envoi de ma dernière
lettre, que je vous écris.

Jusqu'aujourd'hui je n'ai
pu dormir carrément, j'ai
été tourmenté comme d'habitude
un homme qui a commis quel
^{que} mauvaise action ou quelque
sacrilège. — J'espère que
vous me pardonnerez. Alors, je
serai bien heureux. —

— Maintenant, pour terminer
je vous serais grandement recon-
naissant de me donner
votre avis sur un apprentissage

Eh ! parce que vous avez écrit,
l'Assommoir, Germinal,
Nana ..

J'avais seize ans quand j'ai
lu l'Assommoir, j'ai désiré
aller vous voir pour vous embras-
ser comme l'on embrasse un
père. J'ai pleuré aux malheurs
de Germaine et du père Bru,
au martyre de la petite
Jalie. Je me suis dit que
l'homme qui avait écrit cela
ne pouvait être qu'un homme
bon et juste. Puis j'ai lu
Germinal, puis Nana, puis
la Curée et j'ai pleuré encore
j'ai été attendri, j'ai désiré
encore aller vous embrasser,
l'auteur de Germinal ne
pouvait être qu'un grand cœur.

à leur tour — sans vous imi-
ter et vous copier, non, car
la vie change à chaque
heure du jour — qui diront
sans crainte jamais, ce qu'ils
verront ce qu'ils sentiront.

— Je n'ai pas la prétention
de me mettre dans les
rangs de ces vaillants de
demain — quoique souvent au
milieu de la foule, je sois
fier de moi, car je me
sens intelligent et fort — mais,
je puis jurer, que si Dieu
me permet d'écrire plus tard,
mes deux devises seront: Vérité
et justice. Pitter ou Darko,
ces deux noms ne signifieront
que des oeuvres dignes de
se dire filles des vôtres.

Et je n'"auraturis" pas, je
ne cherche pas à faire de
belles phrases. J'aurais pu,
j'aurais pu m'exprimer en
beaux termes, en superbes mots,
en isme. Mais j'ai dédaigné
cette ardeur des mots et des
foules. J'ai parlé comme
je pensais, vidant mon cœur
et déchargeant ma conscience;
ma sincérité se prouvera
par des actions et non pas
par des paroles, qui ne sont
le plus souvent que de la
facade dorée. —

— Il me reste maintenant
à répondre à une question
que vous ne manquerez sûre-
ment pas de vous poser:

"Qui a donc ce garçon pour
me harceler et de lettres et de
lettres?"

a vingt ans, hurlaient à la mort sur vos talons, et qui maintenant s'inclinent devant vous, vous reconnaissent utiles et grands. Et parce que à mesure que nous avançons dans la vie, nous sommes avides de vérité et de justice. Notre esprit est lassé de ces mensonges de ces dissimulations, de ces belles façades dorées qui cachent la réalité. Nous voulons voir et respirer la vie telle qu'elle est, belle et pure.

Tous les pionniers de la vérité, du droit et de la justice, vous n'aurez pas ensemené dans des champs incultes. Après - vous, se lèvera une armée d'hommes hardis, jeunes et forts, qui parleront

parlent en termes grandioses
et académiques de la misère,
ils plaignent les malades et les
deshérités; ils se frappent la
poitrine de grands coups de
poings, les larmes aux yeux.
Et quand on leur montre les
plaies et les blessures humaines,
qu'on leur indique le moyen
de les cautériser, ils se fâchent,
ils bégaiement, rouges de colère,
ils cachent leurs mains, ils
ont peur de toucher et de
ramasser!

Mais, Monsieur, combien peu
nombreux sont ces hommes aimés
de ceux qui vous savent tels
que vous êtes, qui vous admi-
rent et vous vénèrent. Combien
nombreux sont ceux, qui, il y

riant chevaliers à panaches
blancs, riant enlèvements et
toute la ferblanterie sentimentale.
Elle arrive à vingt ans, comme dans un rêve,
ne sachant rien de la vie,
voyant tout rose et azur
à travers le ~~un~~ prisme de
leur imagination faussée. Elle
se marie, elles doivent faire
des enfants puis leur tacher le
devis, et tenir un ménage.
Alors quel triste réveil, quelle
lamentable chute, c'est alors
que les adultères se commettent,
l'adultère idiots, sans charme,
rien que par désillusion, par
lassitude et embêtement -
Mais allez dire cela aux mères!
Ah! oui! vous serez sûrs d'être

écartés! On vous traitera de
fou si l'on ne vous fait
pas coffrer comme une
bête malfaisante. -
J'en reviens à ma lettre
"illégitime". Oui, je la renie
tout entière. Mon opinion
sincère, est que vos livres,
Monsieur avec ceux des Balzac,
des Flaubert et des Goncourt
sont des livres-remèdes et non
des livres-poisons. Oui, vous, vous
êtes les bons médecins, les
vrais humanistes. Quelle idée
de cacher les plaies, la pourriture
sous le prétexte que c'est laid
et que cela sent mauvais! Quelle
est égoïste et lâche cette idée
- Et ceux qui pensent ainsi - sont
soi-disant des humanitaires! Ils

me parler, que les jeunes filles
voire les femmes se sauvent,
lorsque je m'approche d'elles!
Et moi qui suis un passionné!
Tenez, pas plus tard que hier
mercredi, je me suis branlé
à mort avec une brave fem-
me, parce que je lui disais
qu'au lieu de lire du Marg
ou du T'ouillet, sa fille e
devrait lire du T'laublet ou
du Zola, parce des livres
comme Mme Bovary et l'As-
sommoir, montrent la vie telle
qu'elle est, et dégoûtent à jamais
de l'amour illicite.

Et en somme j'ai raison.
Voilà des filles qui lisent
depuis leur première communion
des romans à clavier debout

Personne ne veut croire à
votre sincérité, à votre désin-
teressement d'écrivain. On ne
voit en vous qu'un commerçant,
un juif, spéculant sur les
goûts et les instincts de la
foule. On ne veut pas voir
en vous l'artiste avide de
vérité et de justice, le vrai
bon médecin, puisque vous indi-
quez et montrez les plaies
de l'homme et de la société,
pour qu'on les guérisse, pour
qu'on guérisse. Vraiment,
Monsieur, vous m'aimeriez un
peu si vous saviez combien
j'ai combattu pour votre
cause — et à un tel point
que les frères dépendent et leurs
fils de me fréquenter, de

ces gaillards beaux-parleurs, médiocres et bas dans leurs attitudes, ces sotts que la bêtise et la platitude des autres ont élevés.

Des fois, je me dis : "Bah ! pourquoi se fâcher ? Pourquoi intervenir, faisons-les patanger à leur aise dans leur sale cuisine !"

Mais je ne puis rester coi. J'ai des envies folles de leur cracher la vérité à la face, de balafre les grotesques, de relever les méconnus, et les méprisés. —

— Mais, je vois, Monsieur, que je vous fais une "profession de foi". Ce n'était pas mon but en commençant cette lettre. — Je veux revenir sur ma stupide précédente lettre
(et peu respectueuse)

signée I. Dachs, et vous l'expliquer pour que vous ne puissiez me garder aucun ressentiment, aucun mépris.

Cette lettre, je vous l'ai dit, n'est pas de moi, puisque je l'ai écrite sans la guidance de mon cœur. Je vous ai raconté la sottise glageme qui me l'avait fait faire. Ajoutez, que la veille j'avais été travaillé par des "bourgeois". Oui, les trois-quarts de ce que je vous ai écrit ont été des répétitions : un musulman qui copierait le texte d'une bible, en pensant à Mahomet ! — Je suis fâché de vous le dire, Monsieur, ici à Genève vous êtes "mal vu".
(excusez le terme)

dit, je suis Zagan, et la Zage
me fera solide et invulnérable.
Quand on m'attaque et quand on
me défie, alors, rien ne m'arrête
j'ai toujours été enclin à prendre
le contre-pied des opinions des
autres. Non pas que je sois
original et poseur. Mais je
me suis cette manie des hommes
de se grouper sous une même
idée, sous une même bâchette.
Je dis-ette ces gens qui pensent
juste et vrai, mais qui disent
faux « parce que cela ne doit
pas se dire » Je sais ces hommes
qui affirment que sur tel
champ il y a des fleurs, alors
qu'au contraire il n'y a que
de la merde (excusez) parce
qu'encore « toute vérité n'est pas
bonne à dire » Je dis-ette

les cuirasse et les rend inébran-
nable pour la bataille ?

Entendons-nous bien, ce
n'est pas de la politique que
je veux faire, ah! non! Je
veux servir la littérature.

De temps à autre, entre
deux mélodies, j'assommerai
un politiciard en me bouchant
le nez, et les oreilles, si ce
politiciard est un sot ou s'il
se fiche du monde. Mais
tous mes coups seront portés
contre les ennemis de la
littérature, les imbéciles et les
râtes, contre les faux-écrivains
qui sont au-dessus de réputa-
tions inméritées. Ce combat
sera dur, la victoire
incertaine, mais, je vous l'ai

J'ai à Genève, j'ai tenté de rétablir la justice. Mais on m'a partout fermé la porte au nez, comme si j'étais un animal dangereux. Patanis Genevois! Aussi capons que mômeurs. Et parce que mes opinions étaient contraires à celles de MM. les rédacteurs de journaux. Par exemple, j'avais fait un superbe article sur le dernier livre d'Edouard Rod, "Au milieu du chemin" discutant la valeur de l'ouvrage que toute la presse suisse a couvert d'éloges. Eh! bien! moi je ne suis pas de l'avis des journaux. Dans son dernier livre — question de la forme et du style à part — M. Rod

s'est montré bien inférior à l'auteur de "Michel Tessier". Son dernier livre ne signifie rien, ne démontre rien. M. Rod a voulu faire le philosophe. Il a eu tort. De nos jours un écrivain ne doit pas philosopher. Il doit décrire la vie telle qu'il la voit, sans se préoccuper des conséquences de ses livres. Je pense que M. Rod a trop lu ^{de} Tolstoï entre autres "Résurrection". —
— Puisqu'ici, je ne puis rien faire, je veux aller batailler à Paris. Que me conseillez-vous, Monsieur? Et vous de l'avis d'un vieil ami à moi, qui me dit que le journalisme fait les vrais écrivains, qu'ils

Genève le 16 Août 1900

Monsieur,

Je ne sais rien de plus dur, de plus mortifiant que le silence. A cela je préfère la colère la plus terrible, la haine la plus mortelle. La colère est suscitée par une chose qui a quelque valeur, par une chose qui pique et qui blesse. Le silence c'est le mépris. Et quoi de plus écrasant que le mépris.

Je vous ai adressé, il y a un ou deux mois, une lettre que j'ai signée "Ivan Darko". Vous n'avez pas daigné y répondre, vous avez bien fait. Cette lettre ne méritait pas de réponse.

Cette lettre, Monsieur, n'est pas

me permettraient de réaliser
mes rêves d'écrivain, ou 2^o
d'arracher à ma lointaine
et peu familiale famille,
un ou deux mille francs
et venir illico à Paris pour
travailler sérieusement.

De ces deux plans lequel est
le bon ?

Tel ami me conseille le premier,
objectant que je suis encore trop
gros pour batailler à Paris,
tel autre me conseille le
second. Moi, naturellement je
louche fort vers le second plan.

— Décidément, — sans rire ! —
je me sens du feu dans les
veines. J'ai des envies folles
de batailler dans les journaux.
Il y a quelques types à Paris

en poche une soixantaine de
francs, juste de quoi payer
mon billet de retour à
Genève. — Je cours à l'hôtel,
je reficelle mes bagages, sous
le nez interrogateur et effaré
de l'hôtelier, je prends un
fiacre, et adieu Paris.

Le lendemain j'étais à Genève,
tout ~~habitué~~ habitué, comme sortant
d'un songe. Et voilà mon
odyssée! Génie, j'en ai de
l'aplomb! C'est ici qu'on
m'a blagué: "Tiens! déjà de
retour le Parisiot! Parait que
Paris n'est pas de ton goût..."
Et son livre est-ce qu'il
était publié? ... Ah! bougre
de Jean Fontaine, on lui avait
bien dit qu'il n'y avait rien à

faire dans ce Paris du diable! —
Après cette leçon, il vous
semble, Monsieur, que je de-
vrais renoncer à faire la con-
quête des Parisiens, ou tout au
moins jusqu'à ce que j'aie
une montagne et de l'expérience.
Et bien non! Je me suis torté,
et je crois bien que je vais ten-
ter de nouveau l'aventure, mais
sérieusement cette fois.

A ce sujet, je vous serais re-
connaisant, Monsieur, de me
dire ce que vous pensez.

J'ai deux plans bien arrêtés:
1. Partir comme précepteur
pour la Pologne (je pourrais
facilement m'y placer) et là,
gagner quelque argent, amasser
une certaine somme qui

avec une roueuse cueillie sur
le trottoir et qui emboboline
comme un gamin.

Et le lendemain -----

Eh! bien non! je ne me suis pas
tue. Pas par lâcheté, certes
non. Le ciel était si bleu,
la vie si belle et si bonne.

Et puis, la vue des livres en
montre dans les librairies, et
au milieu d'une, souriant dans
sa couverture fraîche, "Fécondité"
qui me lançait des regards de
reproche. Non, je ne voulais
pas me tuer. Je voulais vivre,
je voulais vivre!

Prester plus longtemps à Paris
je n'y ai pas songé. Je me
suis dit que plus tard, je retou-
rnerai l'aventure. Il me restait

Vers le soir, je suis sorti, avec tout mon argent en poche. Mon plan était fait : boire, boire beaucoup pour m'étourdir, goûter une dernière fois de la femme, m'acheter un revolver et me casser la tête.

J'ai bu beaucoup, j'ai traîné ma tristesse et mon tragédisme dans tous les grands cafés. Partout j'ai essayé d'écrire, j'ai préparé des lettres annonçant que j'allais me tuer. Mais je ne les ai pas achevées. Les garçons venaient rôder tournoient autour de moi pour lire, et ils ricanaient, ils croyaient que j'écrivais à une femme, parce que j'écrivais sur du papier rose. — J'ai couché

tu ne sais pas ce que tu
perds ! 77 y'étais fou ! y'étais
exaspéré de devoir mourir
inconnu, j'aurais aimé faire
une grande chose ; je me
sentais l'envie de commettre
un grand crime.

J'arrivai chez moi et là, enfoncé
dans un fauteuil, je songe,
je roule des pensées de
mort. Tout m'exaspérait :
ma chambre, elle-même
me dégoûtait avec ses vieux meu-
bles, boiteux et usés, avec les
fermes de ses armoires brisées ;
et puis, avec ça, masquant
la vue, un affreux grand
mur noir, couvert de matières
visqueuses et infâmes, de grandes
traînées d'écumine pareilles à des

rusteaux de morve, un mur
sur qui avait pissé toute
la république et qui envoyait
jusqu'à dans la chambre une
odeur de moisissure, de
pourriture. Et puis, la pluie,
toujours la pluie, fine et
glacée. Oui, tout m'exaspé-
rait, tout me faisait désirer
bien vite mourir. C'est surtout
votre "savonée" qui m'avait
accablé. Je comptais tant sur
vous ! Dans ce Paris, si grand,
si vaste, je ne voyais que
vous, pour me conseiller, pour
me guider, comme un
grand phare, au milieu de
l'océan, au milieu des vagues,
dominant le danger et la
mort.

Je les fixais, croyant avoir
 des yeux étranges où se
 liaient le drame et la mort.
 Et comme chacun me regardait
 tout naturellement, j'étais
 fâché, j'étais vexé qu'ils ne
 me comprennent pas, qu'ils
 ne comprennent pas, qu'ils ne
 se sentissent pas comme moi
 l'envie de pleurer. Et puis,
 tout au fond de mon cœur,
 grondait la colère de devoir
 me fuir, car j'ai la
 prétention d'être fort, d'être
 supérieur à cette foule que
 je hais et que je méprise, parce
 qu'elle est aveugle et lâche.
 Je pensais en serrant les
 dents : " Sale Paris, me forcer
 à mourir ! Va, grande bête.

en coup de foudre, comme
un boulet. Ce boulet a
rencontré un obstacle, un mur
solide qui l'a arrêté dans
sa course, qui l'a mis en
miettes : je vous ai rencontré,
et j'ai été anéanti. —

— En vous quittant donc, je
révais de me tuer. Ce Paris
me faisait peur. Son ciel
m'effrayait. Je m'y sentais
abandonné, j'étais livide,
je désirais mourir. Puisque
je veux tout vous dire, je
dois avouer, qu'en faisant le
plan de me tuer, je posais
un peu pour moi-même.
Je me disais en regardant
les passants : " Ces gens ne se
doutent pas que je vais me tuer ! "

Que j'étais triste ! Dieu de
Dieu ! j'en faisome d'angoisse
encore aujour d'hui et maintenant
que je suis dans une jolie chana
bre popette avec une bonne
tasse de thé, tout près de moi !

" C'est fini ! c'est fini ! " mur-
murai-je tandis que le fièvre
roulait.

Cela vous étonnera : oui, je me
sentais si anéanti, si perdue que
je faisais le plan de me tuer.

Je dois vous dire que je n'ai
pas un atôme de volonté,
de la rage, oui, mais aucune
force de caractère. Un rien
me désespère, un rien me
brise. Ahur de paille dans
une enveloppe de lutteur.

Je suis hardi, je fonds en

avant comme un sanglier,
puis au moindre obstacle, je
m'arrête, découragé, sans force
Il faut que l'on me pique,
que l'on blesse, que l'on
m'énerve pour que je conti-
nue l'attaque. J'ai la rage,
vous ai-je dit, j'oui, je
suis Zabeur, et quand la
rage m'étreint le cœur, ahur,
je fais quelque chose, je
briserais les montagnes les plus
grandes. Mais la rage n'est
que passagère chez l'homme,
elle est comme la vapeur qui
fait resauter le couvercle d'une
marmite. Le feu éteint, le
couvercle retombe tranquille, mort.

Cette visite à Paris, me
dépense bien. Je suis arrivé

Quelle déception ! Pourquoi ne pas
vous le dire. Je m'étais figuré
que, vu ma bonne mine,
- vu que vous, Monsieur, êtes
venu, paraît-il, à Paris sans
autres richesses que vos chimères,
je me figurais que :

" Jeune homme, dit en souriant
M. Zola, je vous prends chez moi
comme secrétaire ! "

Vous vous imaginez mon nez
en sortant de chez vous !

C'est égal, je ne vous en veux
pas. Vous m'avez serré la main
et vous m'avez souhaité une bonne
chance. Cela suffit pour me conso-
ler. — La suite de mes aventures
à Paris, va, sans doute, vous
donner une piètre idée du
futur cirivain massacre des

une petite chaudière tout au haut
d'un hôtel de la Rue des Fossés
St Jacques, je hèle un fiacre,
et d'une voix triomphante -
car mon nouveau propriétaire était
là qui m'écoutait:

"Cocher, Rue de Bruxelles, hôtel
Gola!" Oh! cette voix clairou-
nante. C'est là que j'ai décou-
vert que j'ai un gossier de
témoy! - Je roule à travers
les boulevards, le nez à la por-
tière. Mauvais temps ce jour-là,
il pleut, il pleut toujours. Dans
la rue rien que de la boue,
des parapluies sales et des parapluies.
Nous arrivons Rue de Bruxelles.
Dans mon émotion, je donne un
clic au cocher d'un geste plein
de noblesse. Heureux cocher!

Ouf! quel coup sur le crâne,
quelle douleur sur la tête de
cet écervelé de Pitter.

Vous rappelez-vous notre entre-
vue? Vous me criant aigrement
que votre hôtel était assiégé par
tous les quémandeurs de la
république, que vous ne pouviez
pas même trouver une place à
votre nièce, et moi penaud,
humble et tremblant, vous
répondant des "oui m'sieur, c'est
sûr..." les mots en travers de la
gorge, le cœur gros comme une
montagne.

C'est que j'avais bâti tant de palais
idéals sur cette visite-là! Vrai-
ment, si vous aviez deviné ce
qui se passait sous mon crâne
et dans mon cœur, vous m'auriez
moins brusquement expédié.

en janvier dernier pour vous demander de l'aider à se placer à Paris? Ah! cette visite! Monsieur! Tenez, je vous la raconterai tout entière, ce que je n'ai osé faire à personne.

Y'étais donc venu à Paris pour travailler, avec la secrète intention de me jeter dans le journalisme, d'y batailler, et o! chère! de faire la conquête de Paris. Eh! oui! rien moins que ça. — Quand de Genève j'ai pris le train, mon plan était tout fait: premièrement visite à M. Zola qui me donnerait de bons conseils et pourrait peut-être me procurer une place dans le cercle de ses connaissances. Puis la lutte à corps de plumes contre les pots, l'assaut contre la canaille! — J'ai été installé dans

Je vous, Monsieur vous supplie
de l'oublier. Je doute que vous
vous en soyez formalisé, pas
plus que vous ne vous formaliserez
de ces explications. Que
suis-je pour vous? Mais pour
moi votre silence est horrible.

Je ne serai heureux que quand
vous m'aurez excusé, que quand
vous m'aurez dit que vous ne
me croyez pas, ce que j'espère
ne jamais être, un sot, un
râti. Être sot! Grand Dieu!
Je préférerais devenir le dernier
des criminels.

Vous souvenez-vous de moi?
Un grand diable de garçon,
très fort dans ses rêves, finide
comme une verge dans la
réalité, qui est venu vous voir

de moi. Ma main seule a écrit ce qu'elle contient, mon cœur n'y est pour rien. Cette lettre que je regrette vivement est le résultat d'une gageure stupide dont je vous donnerai explication plus bas.

Je tiens d'abord à m'excuser de n'avoir pas signé de mon nom propre et par ce fait, de m'être sali dans l'anonyme.

Ce nom de Darho n'est pas le mien, il m'appartient un peu, c'est vrai, puis qu'il est le nom de fille de ma mère.

J'ajoute qu'il est le nom que j'ai choisi pour plus tard, quand j'écrirai, si Dieu me le permet.

Maintenant cette gageure. Avoir près de vingt ans; joder la

prétention jusqu'à se qualifier de "sérieux" et tomber dans la sottise gaminerie jusqu'à écrire à l'envers de ses goûts et de ses sentiments. - J'avais réuni quelques amis "fécondité" était sur ma table.

"Nous avons parlé de vous, Monsieur, j'ai fait le savant, l'important, et pour épater mes amis qui me blâmaient sur mon idolâtrie pour l'auteur de d'Assommoir, j'ai promis de vous écrire, de taper sur vos livres, de vous écrire n'importe quoi, enfin, uniquement pour le pot arquéil de me dire en correspondance avec vous.

Je ne l'avais pas plutôt mise à la poste, cette lettre, que je l'ai regrettée, beaucoup, beaucoup.